

Marc Blanchet Isabelle Baladine Howald
entretien Poezibao avril 2021

Cours camarade, le nouveau monde est derrière toi !

Le Pays de Marc Blanchet à *La Lettre volée* est un livre de poésie politique implacable. N'y cherchons pas quoi que ce soit de notre pays en particulier, d'une identité définie. Quoique... toute ressemblance ne serait pas totalement fortuite non plus, mais essayons de voir loin. Il s'agit plutôt de l'état du monde, l'état de l'intérieur du monde et de l'état exsangue des humains. On a dépassé colères et révoltes. L'utopie est derrière. *Cours camarade le nouveau monde* est déjà derrière toi, l'injonction date de 1968 sauf qu'il s'agissait du vieux monde... Ce livre oblige, dans le meilleur sens du terme, à une lecture lente, voire à plusieurs lectures, une fois le saisissement mis de côté.

Nous avons eu envie de proposer cet entretien à Marc Blanchet, merci à lui d'avoir accepté.

IBH : - Marc Blanchet, vous avez publié récemment *Le Pays*, à la Lettre volée. Un livre que je trouve très politique, largement au-delà des frontières nationales, quelles qu'elles soient. Il aurait pu peut-être même pu s'appeler *Le Monde...*

J'aurais envie de dire, après lecture et relecture, que c'est un peu le livre d'un 1984 qui serait là, peut-être même déjà dépassé. Tout ça a peut-être déjà eu lieu...

Mais tout d'abord, comment et pourquoi est venu ce livre, après la vingtaine d'autres ouvrages que vous avez publiés ?

MB : - Bien que je ne me souvienne plus exactement de la genèse du livre, l'écriture du *Pays* s'est faite au cours de plusieurs années et correspond à un profond changement dans mon lien à la poésie. Ce livre est né d'un désir de plus de simplicité, qu'il faudrait préciser, mais dont je peux dire qu'il est apparu de manière manifeste à la suite de la parution des *Naissances* au Bois d'Orion. J'ai eu l'impression d'arriver à la fin d'une période, sentiment doublé d'un rapport critique à

mes contemporains comme à moi-même ! Il me fallait trouver un chemin de crête, mais au plus près de la terre. Une chose est sûre : quand j'écris de la poésie, tout devient plus « grave », l'humour, s'il y en a, est plus acide ; de fait, une ironie traverse ces poèmes, elle ne m'épargne pas. Souvent je me dis que j'écris juste pour repousser l'heure de ma mort.

Pour parler de la genèse du *Pays*, il y eut donc à l'origine une « crise de vers » ; elle a connu un moment de suspension puis s'est accordée soudain à son époque.

Ce que je sais, de manière plus circonstanciée, c'est qu'en 2007 Nicolas Sarkozy a été élu, et qu'en le voyant faire son jogging (dont le but était de bouleverser la figure présidentielle en France), j'ai eu l'impression de vivre un rêve éveillé. La prétention de l'homme se doublait d'un discours agressif, chose à laquelle nous nous sommes habitués depuis, non ? Je veux dire : pas seulement avec lui. Dans notre pays, il existe également, depuis plusieurs années, un esprit milicien que cette période traduisait déjà.

C'est pour cela que le premier poème dit : « Vigiles et milices / Visages mêlés / Voici la nouvelle population des rues. » Des formes d'obéissance et de mobilisation populaire commencent côte à côte le recueil. Je ne pensais pas qu'elles ouvraient alors un livre de « poésie politique » d'une telle ampleur. Ensuite je n'ai eu qu'à suivre mon époque : autorité, contrôle, asservissement, manipulation, et toujours cette violence, qui oppose dominants et dominés. Mais pas de dualité, d'opposition tranchée pour moi. C'est bien l'homme dans sa totalité qui est présenté ici, au pouvoir ou dans la rue, toujours enclin à la violence, ce qui peut donner une gouvernance autoritaire d'un côté, et un vote extrémiste de l'autre.

Tout ce livre est une tenue des contraires. Et par là-même le désir d'indiquer combien l'homme vit dans un manque de conscience, qui peut l'entraîner dans des comportements serviles comme dans l'action d'un pouvoir où il s'agit d'imposer tout et rien sous le prétexte d'un « progrès » des lois. Le livre dès lors est un portrait de notre temps. Il raconte par le poème – il l'espère du moins – une « conscience d'époque ». Toutefois pas de colère, de coups de gueule, de croyance instinctive en la révolte. C'est plus subtil que ça.

C'est un livre politique, pas de la poésie engagée. Il parle du monde, mais ne pouvait s'appeler avec son P majuscule que *Le Pays*, étant ainsi une critique des formes sourdes de la domination, disons du côté de l'Occident. Néanmoins, je serais heureux qu'il puisse signifier quelque chose pour quelqu'un en Asie, au Moyen-

Orient ou en Afrique. Peut-être parce qu'il parle du genre humain dans notre monde moderne, et qu'il lui est de fait adressé, en toute fraternité (je n'aime pas Villon pour rien) ... et vigilance.

IBH : - Paru en début d'année, on ne peut s'empêcher de le relier à l'année que nous venons de traverser ? C'est encore « pire », si je puis le dire avec un peu d'humour... Pourquoi, en ce constat de soumission générale et de quelques désobéissances individuelles, passer par la poésie ?

MB : - Comme il n'a pas été écrit ou achevé pendant la pandémie, je souhaite être prudent quant à la conjonction entre sa parution et la période actuelle. Toutefois sa teneur politique ne peut qu'être éprouvée, voire enrichie, par ce qui se passe. Et de fait, les contrôles ont pris à la fois un autre sens... et plus d'ampleur. La question est : S'agit-il d'une soumission générale ? Si elle avait été totalement injuste, impossible, elle eût été bravée, non ? Surtout dans un pays si fier de son passé révolutionnaire.

Aussi sommes-nous toujours confrontés à la « raison ». C'est par l'idée que l'on s'en fait que les restrictions opèrent ou pas, et surtout perdurent. Le poème peut exprimer nos ambivalences, notre besoin de composer sans trop y perdre avec un pouvoir en cours. Mais je souhaite dépasser les clivages de la période, cela pourrait être trompeur. Comment une société *évide*-t-elle des individus ? Comment faisons-nous exister nos propres renoncements ? Comment sommes-nous débordés par la violence, la bêtise, l'inculture ? D'où viennent nos pertes et comment se manifestent-elles ?

De telles questions me traversent quotidiennement. J'ai pu auparavant les approcher par le biais d'une écriture digressive et pleine de soubresauts dans les trois volumes des « proses fantasmatiques » parues à La Lettre volée, maison d'édition véritable accompagnatrice de mon évolution littéraire. Or si la prose a des vertus discursives, le poème lui arrête l'énoncé dans la tenue d'un vers, l'affiche sans donner de leçon (c'est du moins mon effort) et précise par sa concision une pensée, proche de l'aphorisme – qui pour moi est inséparable de l'exercice non seulement de la poésie mais de l'écriture en général.

C'est donc une poésie aphoristique, qui invite à penser par le trait d'esprit, à vivre les

temps présents sans s'en être l'objet consentant, à se penser soi dans l'exercice difficile de la lucidité et l'éviction des croyances. Pour certains, cela déconcerte un peu : l'ironie est en effet un des éléments moteurs du livre. Ce n'est pas une attaque frontale contre la puissance capitaliste, plutôt une distance, parfois mélancolique, subtile avant tout je l'espère, face à un état du monde, « état commun du monde » devrais-je ajouter...

IBH : - C'est plutôt rare de voir un traité de désobéissance civile en poésie. Votre description est sans appel. On se prend une bonne « claque ». L'univers de « moulage » de tout et de tous est en marche. À quoi est-ce dû selon vous, d'où cela vient-il et quand est-ce qu'a commencé votre prise de conscience ? Mondialisation, populismes, c'est contradictoire mais c'est l'actuel état de choses ?

MB : - Ma prise de conscience, quelques amis pourraient le confirmer autour de moi, si elle a toujours été là est en quelque sorte maligne, sans cesse déplacée, écartée, de tout centre, de toute pensée arrêtée. Autrement dit, il s'agit de ressentir avant de s'abandonner à toute condamnation, sinon violence. Bref, je déteste les forts en gueule qui contestent l'autorité de l'État pour mieux faire passer leur propre sens de la domination.

Venant d'un milieu modeste, j'ai trop été confronté à certains principes de survie (et à l'intimidation faite par des personnes venant de la bourgeoisie) pour ne pas être sensible à une certaine vérité proverbiale. Le malheur de ce monde n'est pas seulement dans la folie des gouvernances ; il l'est dans l'abandon de chaque être à ses propres turpitudes. Un manque de conscience, donc. Dès lors les populismes peuvent surgir, comme les inclinations de nos dirigeants à des formes autoritaires d'exercice du pouvoir. Il n'y a donc pas de contradiction entre des forces opposées qui se ressemblent par leur désir monobloc de dominer et d'éradiquer l'autre.

La désobéissance civile passe par un choix de vie distant qui doit composer, sinon jongler, avec les conditions d'asservissement du monde autour de nous. Mais ce sont surtout nos croyances en des causes jamais questionnées qui sont à la source d'une impasse. Les poèmes du *Pays* ne cessent de raconter cela même s'ils disent une oppression en cours, qui existe au-delà de telle ou telle position distante...

L'humain y apparaît dans une certaine tristesse, je dois l'avouer. Je suis un poète de la mélancolie, j'en ai conscience ; j'ai une pensée un rien cosmique de l'homme, peu rationnelle en tout cas.

C'est peut-être pour cela que *Le Pays*, à mon grand plaisir, trouve ses lecteurs : la foi en l'homme dépasse le discours de la domination. Si je peux le publier ici en France (du moins avec un éditeur belge...), c'est que la censure n'est pas celle que nous croyons, manifestement. À la désobéissance civile, j'aimerais tant qu'un autre monde se substitue : la fidélité à ses désirs, le déploiement de sa vie dans une ouverture constante, la conscience d'une humanité libérée de ses croyances. Il n'est pas dit que cela transparaisse dans ce livre. C'est un ouvrage âpre, dur, sévère en bien des points, toutefois...

IBH : - Je souhaite citer quelques vers :

« *Votre visage est en règles.*

Vos paroles de même »

« *Pour seule réponse : une mise aux arrêts »*

« *... Le Pays se charge de tout »*

« *Le don suprême est de se ressembler.*

Finir à la pointe les uns des autres. »

Visages qui entrent dans les clous si je puis dire, paroles consensuelles, un faux pas, une sale gueule et hop en prison, une pensée personnelle, chacun ne doit surtout pas différer de l'autre.

Un monde effrayant...

On ne peut s'empêcher de penser à nombre de textes littéraires qui peuvent aller de Bradbury à Kafka, bien sûr Orwell... Je pense aussi à cette série dont j'ai oublié le titre où chaque visage était quadrillé informatiquement, dehors dans la rue. Aviez-vous des livres, ou autres (des films) en tête ?

MB : - Je sais que j'ai figolé *Le Pays* dans une grande solitude (même si je vis en couple !) Je n'arrivais pas à rejoindre le monde ; cela passait par des difficultés financières continues, l'impression également de vivre dans un monde semblable à celui d'Imre Kertész ! D'ailleurs je lisais, et lis toujours, des auteurs des pays de l'Est, avec une vraie affinité secrète. Mes proses sont aussi en amitié avec les auteurs de ce côté-là de l'Occident. Pareil en musique avec Kurtag, Bartók ou Ligeti... D'ailleurs mes poèmes dans leur concision naissent aussi de la fréquentation de l'art musical de tels génies. Alors bien sûr, Kafka, Walser, Schulz, Krasnahorkai, Sebald, Bernhardt, proposent des mondes qui me parlent, me touchent, me semblent familiers, malgré la divergence de nos destins, de nos temporalités, de nos géographies.

J'ai écrit sans livre de référence, sans film ou quoi que ce soit. J'essaie de n'être fidèle qu'à moi-même, même si je suis à la croisée d'autres artistes, et suis un être de digestion. « Un artiste est la somme de ses obsessions », ai-je déjà écrit quelque part. Je suis cet artiste, nourri de bien des arts, de la littérature à la peinture, de la musique à la danse. Si j'ai l'impression parfois d'une vie antérieure dans la Mitteleuropa, je me dois de vous dire ce sur quoi se porte ma vigilance dans l'écriture : écrire sans tomber dans la fascination. Faire que chaque phrase, sinon chaque livre, raconte une nécessité intérieure, la tenue d'une interrogation, qui trouvent dans des formes littéraires (ou photographiques) une fidélité aux dites obsessions. Et d'inventer, de m'inventer sans cesse, avec une sincérité que j'espère sans faille, jamais gagnée.

En tout cas, les auteurs que vous citez, ou que j'appelle à moi, sont à eux tous la mesure avec laquelle je lis, écris, me relis, réécris. Je me sens proche d'eux ; nos humeurs sont mêlées. Ils m'aident à créer une sorte de grille de lecture du monde, à même de trembler pour éviter la fixité d'un cadre trop rigide. Avec une telle exigence en tête, rejoindre le monde extérieur n'est pas aisé.

Je fais ce détour pour revenir au début de votre question. Je ne suis pas arrêté dans la rue pour mon faciès, mon allure vestimentaire, ou une pensée de trop. Je m'en estime chanceux, car cela existe. Il suffit de relire Senghor pour voir le poids du colonialisme à son époque et comprendre celui duquel nous héritons et qui s'exerce sur nombre de mes concitoyens. J'ai beau avoir grandi dans une banlieue, appelé alors un « quartier immigré », ou HLM, je n'ai jamais été victimisé *directement*, mais cela nous entoure, et c'est terrible. Ce livre sans message est aussi offert à ceux qui

doivent composer avec leur physionomie ou leur apparence à chaque pas dans la rue. C'est là en effet que le monde, et déjà notre pays, peuvent être effrayants.

IBH : - Le thème central du livre, me semble-t-il, est une défense de la pensée, elle aussi seulement constamment ramenée vers le bas :

« *La langue de l'inculte*

Est âpre à comprendre.

La parler demande l'effort

De ne plus y penser – et je le dois. »

Il est tellement vrai que la langue à notre époque donne une impression terrible d'un appauvrissement partagé, on s'y fait, on suit, ou pas.

Toutefois :

« *Suis-je en haute barbarie ? Non* »

Autrement dit, nous savons qu'il y a bien pire, et aussi que ce n'est pas une raison de se plier, de se taire, ou alors, comment faire ?

MB : - Le cœur de l'ouvrage est là, du moins dans ce que je peux vous en dire aujourd'hui : une défense de la pensée. Non pas de la langue française ! Non, de la pensée. Je fréquente suffisamment le milieu théâtral, littéraire, chorégraphique ou plastique (sans même trop sortir de chez moi !) pour dire que ce n'est pas un effet seulement d'un mépris politique ou sociétal et que cela existe aussi dans une grande partie du milieu artistique : ne pas considérer l'objet poétique comme l'expression d'une pensée, une manière de cristalliser une attention par les sens et l'intellect à notre rapport au monde. Ceci une fois dit, polémique ou pas, il y a donc le monde en face. Toutefois la condescendance d'un politique face aux artistes et aux intellectuels me touche souvent moins que la faiblesse même de pensée des personnes concernées.

Les poèmes du *Pays* parlent d'un mal un peu autre : l'abrutissement des gens qui peuvent être les bourreaux de demain, les régimes autoritaires ne fonctionnant pas autrement. L'homme est un loup pour l'homme ; il peut surtout être une police secrète pour autrui. Dans notre monde, il est beaucoup demandé de ne pas trop penser, de penser de préférence en des termes prudents, policés, obligés. La liberté de ma langue ne peut que récuser cela.

Non, nous ne sommes pas non plus en haute barbarie. C'est toujours plus insidieux que ça. J'ai soudain souvenir néanmoins d'avoir montré *Le Pays* à un éditeur, qui m'avait répondu : Ton propos est essentiel mais c'est tout de même *trop littéraire*. Voilà typiquement le genre de propos qui me fait frémir. Et là ce n'est pas dit par un politique décérébré. Et l'on peut voir tout ce que cela peut enclencher...

M'intéresse la pensée, Isabelle. Les poèmes du *Pays* sont des objets de pensée pour s'émouvoir et pénétrer le temps présent, non pas l'infléchir mais faire du poème un espace de discernement, d'équilibre. Même bien jeté, je ne pense pas que ce livre puisse blesser quelqu'un.

IBH : - Un mot revient souvent : *crachat*. Que je mets en lien, comme ça, sans trop y réfléchir, mais peut-être est-ce signifiant tout de même, à cet autre vers « *Le monde est sous tes pieds* ».

Ça me rappelle cette consigne dans les bus, quand j'étais enfant, et qui me semblait très étrange, voire très drôle : « ne pas cracher ».

Cracher : geste de colère, de mépris ?

MB : - Cracher, c'est vraiment le geste hors de contrôle d'une colère. La parole ne suffit plus ; on désire que ce qui est en nous soumis, abîmé, souillé, puisse l'être chez autrui. On peut cracher sur lui ; on peut cracher par terre. Dans certains pays, le faire devant un individu garde une force incroyable. Ce livre interroge nos impasses. Il parle de soumission comme de révolte, la seconde faisant souvent chou blanc. Le crachat devient ici une sorte d'impulsion physique d'une certaine poésie, mais contrariée. Cracher revient sur soi. Nous sommes voués à trouver d'autres armes, comme si le mécontentement demandait plus de réflexion – l'issue d'une parole, ou alors une action pour l'heure inconnue.

Ce qui est très présent dans *Le Pays*, c'est la notion de renoncement. L'homme du *Pays* est invité à accepter à se taire, à laisser faire, voire s'annuler. Ce renoncement, pour inverser aussi mes propos précédents, qui ne vise nullement à être dans l'acceptation ou la passivité, je voulais presque le mettre en scène pour dire au lecteur : Et vous, alors ?

Sans intimider, exhorter à des actions ou jouer d'une émotion sociale sur les cordes de laquelle composent beaucoup d'auteurs, je raconte un monde d'impasses, de

résignations, pour que le poème soit une clef afin de se comprendre, éventuellement de retourner dans le monde, et à défaut d'ouvrir des portes, d'y faire des pas plus légers, également plus précis, plus volontaires. Cracher avec « le Pays sous nos pieds » veut bien dire que nous crachons sur l'endroit même où nous vivons. Étrange geste qui consiste à souiller l'endroit où nous devrions nous épanouir...

IBH : - « Après », ce monde d'après dont on a tant parlé, puisqu'on ne peut quand même pas s'empêcher de voir de nombreux liens entre *Le Pays* et la situation de « notre » pays comme de tant d'autres, au bord de cet après où nous essayons de nous tenir, après quoi, au juste, et n'y a-t-il pas aussi là davantage de vide que de force à vouloir une fois encore, « *changer la vie ?* »

MB : - « Ne changeons pas le monde, changeons nous-mêmes ». Voyez Isabelle, à peine ai-je dit ceci que je peux imaginer ce que chacun pensera d'une telle sentence. Consentir à changer soi, c'est ça la conscience. Des pays entiers subissent leur leader, et nous les plaignons à juste titre. Or la leçon de La Boétie est là : nous faisons exister le monstre. C'est l'histoire entre autres des Printemps arabes. Ce peut être la nôtre. Ensuite, concernant bien des pays actuellement, l'arsenal en face est énorme et difficilement renversable. Cet homme qui existe par des hommes qui existent par d'autres s'est de plus allié à d'autres puissances. Comment défaire cela ? Et pourtant j'y crois !

Voyez, je me dis soudain cela : Vous me posez des questions et je vous donne l'état de ma réflexion, parlant somme toute peu des poèmes eux-mêmes. Mais c'est cela qui m'intéresse dans mes lectures : penser l'homme à partir de l'Art. En pensant l'homme, nous nous éveillons, même si la pensée consciente, intellectuelle, réfléchie, ne suffit pas pour un éveil complet...

Cette obsession à penser *le monde d'après* émerge de milieux intellectuels ou de nombreuses personnes impliquées dans une conception de la vie à travers un questionnement sur les modes de consommation, l'agriculture, l'environnement. Ce n'est pas la majorité, loin de là. Je crains que ce monde d'après exprime encore une société du refoulement, et raconte encore un « malaise dans la civilisation », pour reprendre le titre français d'un livre de notre cher Viennois. La poésie va continuer d'être là pour dire une pensée du monde qui ne s'en remet qu'à notre intelligence.

**IBH : - « *Tout le monde
Peut finir ses jours dans un livre.
Tout le monde. »***

Tout le monde je ne sais pas, l'accès à la littérature est tellement décrié, oublié, méprisé...

Mais dans la lecture figure encore une immense liberté, à condition bien sûr d'avoir le choix de nos lectures ?

MB : - Si, si tout le monde peut finir ses jours dans un livre ! Sous-réserve de préciser qu'un livre n'est pas la littérature. Tout le monde s'exprime, se dit, s'exploite. Il y a une distinction à faire entre soi-même raconté n'importe comment, dans une pauvreté d'écriture manifeste, un sensationnalisme ouvert à tous vents, et la concentration d'une pensée aussi multiple soit-elle qui peut donner la rugosité d'un Gamoneda, la violente intériorité d'un Dupin, la mélancolie d'un Venaille ou l'hyper-sensorialité d'un Helder, pour citer quelques aînés qui me sont chers.

Nous autres poètes, sommes tellement isolés en termes de reconnaissance et de lectorat, malgré bien des amitiés et des attentions, que nous ne pouvons croire qu'aux lendemains. À se demander si ce n'est pas fait exprès ! Si moi j'écris et continue d'écrire, alors que j'ai rencontré comme d'autres des refus, des condescendances, des obstacles, c'est que j'ai croisé aussi des éditeurs, des lecteurs, des invitations, des rires, des amitiés si nombreuses et multiples que je pouvais bien me brouiller avec quelques-uns.

La grande erreur ici-bas, c'est de ne pas croire à la fécondité de la vie – voilà c'est dit ! Elle nous invite à prendre sans cesse des formes nouvelles, à éconduire nos suffisances, nos croyances, nos jugements. Même des épreuves terribles sont parfois la condition d'un changement, d'une renaissance, difficiles à accepter. Mais la vie est là. En ce sens, je me suis souvent opposé à certains de mes confrères, trop narcissiques et empêchés pour accepter pareille vision du monde.

Le Pays n'a de sens que s'il est pratiqué comme une manière de discerner les choses, de les accepter ou les refuser. L'épithète final, aussi dur soit-il, ne dit pas autre chose que le bienfait du songe, le refus de l'esclavage ou « la joie les rires

même idiots ». Il dit ma forme d'appartenance au monde et qu'à cet endroit-là je fus inatteignable. Je veux bien finir mes jours dans un livre, seulement si c'est pour sortir dehors l'instant d'après.

IBH : - Et maintenant, que pensez-vous écrire ?

MB : - C'est déjà fait ! pourrais-je vous dire avec humour. Donc deux recueils de poésie terminés, publiés en 2022. L'un, *Tristes encore* (qui a déjà donné partiellement une version dansée en duo, avec poèmes enregistrés !) poursuit *Le Pays*. Son titre regarde vers Ovide et Mandelstam pour dire, toutes proportions gardées, une solitude à l'épreuve du monde, une forme d'exil au sein même du « pays » (comme *Le Pays* en fait mais d'une teneur moins politique, à vrai dire je ne sais pas, vous me direz...). L'autre s'intitule *Regarde les roses*. Si *Tristes encore* est un recueil de poèmes organisé, là ce sont deux tombeaux de trente-six poèmes chacun, d'une écriture plus dissonante, dans l'esprit de l'*Opus 6* de Schönberg ! L'Atelier contemporain publie en 2022 deux livres de l'écrivain-photographe que je suis également : *17 secondes*, un roman-photo, et *And Also The Trees*, vingt-et-une photographies de paysages croisées à une méditation sur le paysage et l'acte photographique, avec des échos autobiographiques... Sinon d'autres livres de poésie en cours, également un volume de proses fantasmatiques, *Nous sommes à jamais coincés entre des détails et le cosmos*, que je peaufine et dont le premier texte est paru dans une revue lacanienne, grâce à l'attention du psychanalyste Dominique Marin. En parallèle, des expositions de mes séries photographiques : 3 + 3, soit trois séries photographiques + trois réalisations éditoriales en tirages limité ou offset. Sans oublier le plaisir d'être parfois sur scène, pour de la danse ou des choses humoristiques, comme quoi il faut que je compose avec tous les êtres qu'il y a en moi.

IBH : Marc Blanchet, merci infiniment.

Extraits :

Vigiles et milices
Visages mêlés
Voici la nouvelle population des rues.

Le nouvel ordre goûte à tous les plats
Rejette le plus subtil.

La pensée est de corvée.
Elle s'emploie à obéir – s'y abîme.
Ensuite on l'envoie à la casse.
Toute absence de nouvelles est bienvenue.

La résignation une fois élue
Chacun se courbe
Dans la plus parfaite ressemblance.

Il est bien vu
De brûler chez soi
Jusqu'au moindre soupçon de feu.

La langue de l'inculte
Est âpre à comprendre
La parler demande l'effort
De ne plus penser – et je le dois.

Formation qui prend du temps.
Déjà jeter bas ce qu'on est
Ce qu'on sait vide de sens
(Veiller à n'en rien prononcer).

Si je compare, j'ai encore tort.
Si je me tais, vais-je murmurer ?
Je passe de sages journées
À devenir une soustraction.